

Récits de femmes de l'autre Allemagne –

Autour du livre de Saskia Hellmund, *La fille qui venait d'un pays disparu. La chute du Mur vue de l'Est*, Edition Les points sur les i, Paris, 2015.

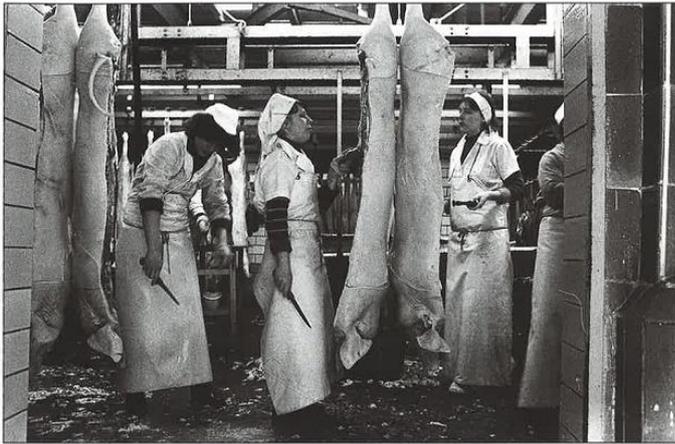
En 1995, une petite maison d'édition berlinoise, publie un livre de photographies de Katja Worch¹. Y sont présentés "des instantanés féminins d'un pays disparu. Des images d'une réalité qui n'a plus cours aujourd'hui. Des messages d'un passé, dont nous ne savons toujours pas exactement ce qu'il signifie. Néanmoins, c'était notre vie - difficile, pleine d'espoir, oppressante, heureuse..."² Les 80 clichés choisis par Katja Worch pour composer ce recueil disent par petites touches la vie en Allemagne de l'Est de 1964 à 1989 montrant comment elle pouvait se déployer largement en marge du régime politique et de la dictature de l'Etat communiste, tout en étant pourtant tissée de part en part par un système d'organisation sociale et politique spécifique.

Réalisées pour l'hebdomadaire *Für Dich*, magazine féminin dans lequel Katja Worch a été photographe reporter entre 1964 et 1990, ces photographies, sans n'être que des instruments explicites de propagande, sont conformes aux représentations idéologiques dominantes en République Démocratique Allemande. *Für Dich* largement contrôlé par le régime, comme l'essentiel de la presse, proposait en effet moins des articles de mode, de maquillage ou de cuisine, articles dominants dans la plupart des magazines féminins occidentaux, que des articles faisant la promotion d'un certain idéal socialiste. L'émancipation féminine et l'égalité des citoyens et des citoyennes y est pensée comme passant par la participation de tous, hommes et femmes, y compris quand elles sont mères, au « processus de production »³. Ainsi, les modèles polarisés de la mère au foyer d'une part ou de la femme faisant carrière sans enfants, avaient quasiment disparu à la fois comme modèle culturel désirable et comme réalité sociale effective en RDA (à la différence de ce qui se passait alors RFA où cette polarisation des expériences féminines n'a été interrogée que très tardivement et timidement). Une politique nataliste généreuse, des services publics complets de garde et d'éducation des jeunes enfants, un encouragement à la qualification des femmes, une aide dans la conciliation de la vie privée et publique et l'absence de chômage... Tout allait dans le sens d'une présence massive des mères dans le monde du travail. On voit donc dans ces photos prises pour *Für Dich*, d'abord et surtout des femmes, de tous âges, travailleuses en dehors de leur domicile : dans les champs, dans les usines, dans les bureaux. Elles sont femmes de ménage, gardiennes d'enfants, ouvrières dans des usines textiles, des imprimeries, secrétaires, paysannes, mais aussi inspectrices de service vétérinaire dans un abattoir, techniciennes dans des aciéries, travailleuses dans le BTP, scientifiques, ingénieures, électriciennes, artistes.

¹ Katja Worch, Holde-Barbara Ulrich, *Frauenbilder. Leben vor'89. (Photographies de femmes, La vie avant '89)*, Berlin, Dietz Verlag, 1995.

² « Weibliche Augenblicke aus einem vergangenen Land. Es sind Bilder aus eine Wirklichkeit, die heute keine Geltung mehr hat. Nachrichten auf seiner Vergangenheit, von der wir noch immer nicht sicher wissen, was sie genau war. Und dennoch war es unser Leben – schwer, sehnsuchtsvoll, bedrückt, glücklich... »

³ *Clio – Femmes, genre, histoire*. Dossier Le « socialisme réel » à l'épreuve du genre, 2015/1 (n° 41). 336 pages.
Vingtème Siècle. Revue d'histoire. Dossier : Femmes, genre et communismes, 2015/2 (N° 126). 256 pages.



1981, Fleischbeschauerinnen (Inspectrices de services vétérinaires).



1988, Generaldirektorin im VEB Berlin Kosmetik (Directrice générale d'une entreprise d'Etat de cosmétiques, Berlin)

Que disent ces photos ? Un certain idéal jamais atteint ? Une mise en scène à destination de la propagande, où les femmes ayant « réussi » officient à l'ombre de Karl Marx ? Ou une réalité dont les contrastes avec la situation des femmes en RFA à l'époque saute aux yeux ?

En RDA comme ailleurs, la double ségrégation horizontale (selon les secteurs) et verticale (selon les places dans la hiérarchie) qui marque la division sexuée du travail s'était maintenue : les femmes étaient loin d'être présentes à égalité dans tous les secteurs et d'accéder aux postes de responsabilité que leurs formations et qualifications auraient pu le laisser supposer. D'autre part les charges domestiques et familiales continuaient massivement de leur incomber, ce dont témoignent à la fois les budgets emplois du temps et les témoignages de femmes ayant vécu cette époque : la socialisation par l'Etat des charges domestiques et parentales a conduit à faire pour partie l'économie d'une réelle modernisation des rapports entre les sexes dans les couples et les familles, restés très traditionnels.



1979, *Im Mütterjahr* (Pendant le congé maternel d'une durée d'un an à partir du 2^{ème} enfant depuis 1976).

Même ambivalence dans ces photographies quant à la présence de la propagande. D'un côté les femmes sont souvent mises en scène ou repérées dans des situations d'activités collectives encadrées, là où la dictature se fait particulièrement visible et où de multiples signes disent la présence insistante du parti unique et de sa prétention à produire des hommes (et des femmes !) nouveaux : gymnastique en groupe, pause dans les salles de travail, repas, fêtes en plein air, engagement dans des associations ou des entreprises publiques... Plus ou moins discrètement apparaissent là un buste de Karl Marx, ici le blason du drapeau est-allemand (formé d'un marteau et d'un compas, entourés d'une couronne d'épi de blé, symbole de l'union des ouvriers, des paysans et des intellectuels), ou encore l'écusson des FDJ (l'organisation de la jeunesse est allemande - *Freie Deutsche Jugend*) sur la manche d'une chemise...



1983, *Lehrbeginn in Ludwigslust*. (Avant la leçon, Mecklenburg-Poméranie)



1976, *Auszeichnung durch die Betriebsgewerkschaftsleitung (Remise du prix du syndicat d'entreprise – gagnante de la concurrence socialiste).*

Mais les photographies de Katja Worch captent aussi tous ces instants où se taisent la dictature idéologique et la domination politique, y compris dans les lieux publics que sont les entreprises et les organisations collectives. Dans le rire espiègle de jeunes femmes apprenties dans une aciérie. Dans l'intensité du jeu lors de la partie de cartes d'une salle de pause. Dans la nonchalance d'une électricienne qui fume sa cigarette en compagnie de ses collègues hommes, casque légèrement repoussé sur la tête.



1977, *Pause in VEB Stahlwerk, Hennigsdorf. (Pause dans une aciérie – entreprise d'Etat, Brandebourg).*



1970, *Junge Neuerer, Lehrlinge im VEB Edelstahlwerk, Freital (Apprenties dans une aciérie – entreprise d’Etat, Saxe).*

Des moments d’intimité, en famille ou en couple donnent également à voir loisirs et détente, loin de la contrainte politique. Rendus possibles dans un cadre politique et social particulier – rendant particulièrement difficile à traduire en français des légendes qui n’ont de sens que dans le monde spécifique des démocraties populaires -, ces moments n’en restent pas moins des espaces échappant aux idéologies.



1986, *Gartenurlaub einer kinderreichen Familie - mit zwei von fünf Kindern. Congés dans la « datcha » d’une famille nombreuse (avec deux de ses cinq enfants)*

Un texte de Holde-Barbara Ulrich, écrivaine et journaliste est-allemande, dressant le portrait de la photographe, accompagne ces photographies. Le texte raconte là aussi l'ambivalence de ce régime – omniprésent mais laissant des espaces de refuge, d'intimité et de liberté ; promouvant la libération et l'émancipation des femmes, tout en proposant une norme fort étroite de comportements possibles ; permettant à une femme seule de vivre dignement, de gagner par son travail reconnaissance et existence, tout en lui imposant de nombreuses contraintes voire compromissions. Née en 1930 à Berlin, Katja Worch grandit « comme elle peut », à l'ombre du commerce-café des parents, sur fond de nazisme et de guerre bientôt. Le décès précoce de son père, le remariage de sa mère avec un homme violent, porté sur le jeu et l'alcool, couplés à une scolarité chaotique et interrompue à 13 ans, en 5^{ème}, quand les écoles cessent de fonctionner normalement dans le Berlin en guerre, la font basculer très rapidement dans une vie adulte, faite de débrouille, d'expérimentations sentimentales et de recherche effrénée d'affection. Dans les ruines de l'après-guerre, elle démarre en 1948 une formation technique dans la photographie, en poursuivant sa quête amoureuse. Par hasard, elle se trouve dans les quartiers de la ville occupés par les soviétiques. Au seuil des années 1960 quand la frontière pouvait encore être franchie aisément, elle a le sentiment de prendre sa première réelle décision personnelle et de cesser d'être ballotée par les événements : sa mère a quitté la zone soviétique, l'encourage à la rejoindre dans ce qui va devenir l'Allemagne de l'Ouest. Mais sa décision est prise, elle restera côté est, là où élever son jeune fils comme maman séparée de son mari après 2 ans de vie commune, lui semble davantage possible – en recourant aux prises en charge collective et étatique de l'éducation des enfants, et là où commence à se dessiner une carrière possible de photographe, où le travail féminin va de soi, est valorisé, encouragé. Le récit, tout en inscrivant la vie de Katja Worch dans la grande histoire s'attache surtout à en faire le portrait intime voire psychanalytique et à organiser le récit comme un affranchissement progressif face au chaos du Berlin nazi : rester à l'est, contre l'avis de sa mère, c'est aussi pour Katja faire le choix d'une vie meilleure y compris en terme « moral ». La vie professionnelle et publique, inévitablement liée en Allemagne de l'Est au Parti Socialiste Unifié (SED), n'apparaît qu'en creux, prenant très peu de place au regard des amours et des ruptures, des amitiés et des relations familiales – c'est parce que sa vie est jugée « immorale » par le Parti (elle est la maîtresse d'un homme marié) que son entrée dans le Parti sera par deux fois refusée, jusqu'à ce qu'elle « mette de l'ordre dans sa vie privée ».

Tout donc dans le projet de ce recueil de photographies exprime déjà en 1995 une forte « ostalgie »⁴. Transparaît ce sentiment tenace que les 30 années d'expérience de la RDA, viennent d'être gommées à la faveur de la chute du Mur de Berlin et de la réunification de l'Allemagne. Comme si les « vaincus » de l'histoire n'avaient plus leur mot à dire, comme si devait se refermer la parenthèse est-allemande réduite à un simple accident de l'histoire, comme si rien de ce qui avait pu être vécu dans cette dictature méritait d'être sauvé, que ce soit dans les marges du système – contre lui – comme en s'appuyant dessus. Un très rapide déni rend difficile à dire le caractère positif voire simplement « neutre » des manières de vivre et de s'organiser, de faire société à l'abri du capitalisme, de répartir de manière nouvelle les ressources et les rôles entre les sexes, les âges, les

⁴ Contraction de « ost » (l'est en allemand) et « nostalgie » (la nostalgie en allemand). Il existe deux mots en allemand pour désigner le désir d'un monde qui n'existe pas : die Nostalgie évoque plutôt le passé, un monde qui n'existe plus et dont on aurait un souvenir douloureux ; die Sehnsucht évoque une anticipation, une projection vers le futur, pleine de désirs également douloureux car inassouvis, un monde qui n'existe pas encore et que l'on souhaite voir advenir.

classes sociales, entre le secteur public et privé, entre Etat et communautés, entre vie collective et vie privée. Par exemple, les FDJ (Jeunesse allemande libre), mouvements obligatoires de jeunesse, ne pouvaient être chose que de l'embrigadement. Que des jeunes aient pu y trouver des espaces pour grandir, expérimenter, voyager, prendre des responsabilités, être reconnu, comme dans n'importe quel mouvement de scoutisme ... est indicible ; il faudrait avouer une bien trop grande naïveté !

20 ans plus tard, une génération n'a plus le souvenir de ce pays disparu mais la « Ostalgie » est toujours tenace. Ceux et celles qui ont grandi dans cet Etat du socialisme réel sont toujours là et font entendre une petite musique sur une autre Allemagne, une Allemagne qui a disparu politiquement mais pas dans les pratiques et les aspirations des habitants des nouveaux Länder : moins conquérante économiquement, moins individualiste et matérialiste, moins inégalitaire, accordant davantage de prix à la vie collective et à l'entraide, aspirant à la sécurité et à la cohésion. Elles et ils tentent de faire entendre « leur » Allemagne, avec ses ambivalences, à la fois dictature et utopie ; Etat autoritaire et Etat social ; privant de liberté ses citoyens et citoyennes, mais assurant une sécurité sociale et civile à tous et toutes, permettant à chacun et chacune de mener une vie paisible ; épiant, surveillant, fichant tous ceux et celles qui auraient pu déstabiliser le régime par leur dissidence intellectuelle, politique mais leur permettant aussi l'accès à une culture et à une éducation gratuite et distribuée généreusement.

Dans son court récit autobiographique *La fille qui venait d'un pays disparu*, Saskia Hellmund, née en 1974 dans une petite ville de Thuringe, historienne de formation, qui vit et travaille aujourd'hui en Bretagne Occidentale, remet cette question lancinante sur le métier. Elle donne à comprendre, avec sensibilité et justesse, sa socialisation dans cette autre Allemagne qui l'a marquée à jamais : « *J'ai grandi dans une société basée sur des valeurs à la fois idéalistes et corrompues. Une prison oppressante et une invitation à croire en le meilleur dans l'homme.* » Chaque page ouvre à cette tension, faisant comprendre de l'intérieur le fonctionnement du régime est-allemand. Comme en écho aux photographies de Katja Worch, elle montre que le régime était lourd d'une idéologie mensongère, obligeant par exemple les jeunes, filles et garçons, à manier des armes à l'âge de 16 ans, tout en se proclamant, discours après discours, la patrie de la paix.



1968, Schüler in Neuholland. (Ecoliers, Brandebourg)⁵

A travers les anecdotes que Saskia Hellmund déploie, se dessine bien plus que la seule mémoire « enjolivée » ou baignée des regrets propres à cette situation de la « perte » : « *vous venez de nulle part* » s'entend-elle régulièrement dire. Le récit qu'elle livre montre que non seulement elle ne vient pas de nulle part, mais que l'enfance et l'adolescence qu'elle a vécues en RDA continuent d'être opérantes, rendant visible la force des socialisations précoces et l'importance de l'organisation sociale et politique du pays dans lequel on grandit. Sous la plume de Saskia Hellmund⁶, c'est une génération entière qui s'exprime, dans des termes entendus dans la bouche de nombreux autres enfants de la RDA⁷.

⁵ « Tu es pour la paix – approuve par 'oui' ». Un plébiscite est organisé en avril 1968 autour la nouvelle constitution de la RDA. Approuvée par 94,5% des voix exprimées, elle renforce le rôle de l'Etat et du parti socialiste dans la direction du pays, réduit les droits et libertés, systématise les « liens fraternels » avec l'Union soviétique.

⁶ Jusque dans son patronyme, Saskia est porte-parole d'une vérité lumineuse : Hell (=lumière) Mund (=bouche).

⁷ Entre 1993 et 1994, je réalise mon mémoire de maîtrise sur la situation des femmes berlinoises de l'Est dans une période d'effondrement de la natalité, quand les journaux titrent sur « la grève des ventres ». En rencontrant 8 femmes âgées de 25 à 40 ans, ayant eu des enfants juste avant la chute du mur ou pendant la transition, je leur demande de me raconter leur expérience de mère à l'Est. Même les plus hostiles au régime de la RDA s'affligent de ce qu'est devenu leur pays. Andréa, 30 ans en 1994 et mère d'une fille de 7 ans, a étudié la pédagogie en RDA après l'équivalent de la seconde. Excellente élève, elle ne passe pas le Bac car elle n'a pas les notes suffisantes en « marxisme-léninisme » pour. Elle exerce plusieurs activités professionnelles (dont conseillère conjugale et sexuelle, « bonne à tout faire » dans un musée, aide à domicile pour des personnes âgées), tout en prenant le plus de temps possible payé à la maison pour s'occuper de sa fille, dans un esprit un peu « bohème » : « C'est une grande déception. On en avait marre de l'Est, on ne pouvait plus voir cette idéologie de la RDA, on voulait à tout prix quelque chose d'autre, cesser de vivre comme sous une cloche à fromage. Mais on a été envahi par tout ce fatras de l'Ouest, on n'a pas réussi à garder nos propres affaires, et pourtant on a vraiment essayé de construire une démocratie. Mais c'était peut-être un rêve, une utopie... » « Je ne suis dans aucun parti. Plus jamais ! (rire). Mais je me définirai comme étant de gauche relativement. Autrefois en RDA on ne réfléchissait pas en termes de gauche ou de droite. Tout était socialiste et il fallait juste prendre ses distances par rapport à l'Etat, parce qu'il était vraiment trop con. On voyait bien que ça ne collait pas, que ça n'était que du vent, qu'il n'y avait rien derrière et on s'en est automatiquement détourné. Mais maintenant, après le « tournant », je prendrai toujours mes distances face à un socialisme idéal, mais je dois dire que l'idée socialiste m'est plus proche que tout l'impérialisme ».

Saskia Hellmund donne aussi à comprendre et à sentir ce qu'a été « die Wende » (le tournant) cette période allant des premiers craquements du régime lors de l'été 1989 jusqu'à la réunification allemande le 3 octobre 1990 et l'« annexion » pure et simple qui a suivi, avec l'importation de toutes les structures administratives, économiques et politiques dans les Nouveaux Länder, sans recherche d'adaptation et de prise en compte des expériences antérieures, systématiquement dévalorisées et niées.

Vaccinée à jamais de toute idéologie ou explication définitive du monde, Saskia Hellmund passe donc par la forme modeste du témoignage et du récit pour dire la nature du régime est-allemand : une histoire par le bas en quelque sorte, tout à fait synchrone avec la politique par le bas qu'expérimentent les personnes soumises à des dictatures ou des régimes autoritaires. Synchrone aussi avec l'expérience d'être privé de son passé, oublié, effacé, dévalorisé, alors même que ce passé continue à être opérant.

Bénédicte Havard Duclos, Université de Bretagne Occidentale
havarddu@univ-brest.fr